

PROPOSITIONS POUR UNE APPROCHE PRAGMATIQUE DES DIALOGUES DU QUATTROCENTO

Avertissement

Ce texte est le cinquième et dernier chapitre d'un mémoire intitulé *Entre dialectique, rhétorique et poétique: le renouveau du dialogue au début du XVème siècle*, et dont le cheminement parcourt les étapes suivantes.

La première (prenant prétexte d'une remarque de Montaigne au Livre III des *Essais*, chap. 8) vise à constituer un cadre à la fois théorique et historique: le regain du dialogue au Quattrocento s'inscrit dans le fil d'une foisonnante tradition remontant à l'antiquité gréco-romaine; malgré cela, cette forme littéraire n'a jamais fait l'objet d'une réflexion spécifique (ni dans les *Rhétoriques*, ni dans les *Poétiques*); le silence ne sera rompu qu'au Cinquecento (C. Sigonio, S. Speroni, T. Tasso).

Le deuxième moment de l'analyse cherche à mettre en relief ce qu'inaugure toutefois Leonardo Bruni avec ses *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*: l'exaltation, littérairement construite, d'une pratique repensée de la "disputatio", où il ne s'agit plus de faire du jeu dialectique le "mémorial" du Verbe de la théologie ou un simple exercice d'école, mais plutôt de proposer comme critère de vérité (une vérité toujours relative) l'approche plurielle des problèmes considérés, qu'il s'agisse de questions philosophiques, d'enjeux pratiques, d'évaluations historiques, etc.

La troisième étape tente de constituer un corpus autour d'une "poétique", héritière de l'"oratio familiaris" cicéronienne: celle du "ragionare domestico e familiare" (L. B. Alberti, M. Palmieri), qui emprunte la voie de la langue vulgaire, ouverte sur un registre bien particulier par G. Gherardi da Prato, pour engager dans une direction partiellement inédite le texte dialogué, en colorant différemment ses articulations "rhétoriques" et en approfondissant la recherche déjà

entamée par Bruni d'une "incarnation" de la parole humaine.

Le quatrième chapitre, enfin, en fondant la relation dialogique, telle qu'elle s'exhibe dans les dialogues du *corpus*, sur une théorie générale du signe dont nous voyons l'expression la plus achevée chez Alberti, légitime en quelque sorte de l'intérieur l'entreprise "néo-rhétorique" qui est au cœur de notre projet, et dont les attendus sont l'objet de la partie finale du travail présenté ici.

"Le paradoxe du poétique tient tout entier en ceci que l'

opération du sentiment, à la fiction est la condition de son

déploiement mimétique. Seule une humeur mythisée ouvre et découvre le monde"

Paul Ricoeur, *La métaphore vive*

Renaissance, revalorisation, résurrection, restructuration de la rhétorique; rhétorique générale, généralisée; empire rhétorique¹... On pourrait à l'envi multiplier les exemples: depuis deux ou trois décennies, la réhabilitation bat son plein, non dépourvue d'ambiguïtés, de repentirs, de mouvements de retrait². Le fait le plus remarquable, à notre sens, est que cette relève d'une discipline naguère vouée aux gémonies procède de deux horizons distincts, voire traditionnellement antagonistes: les études littéraires d'un côté, de l'autre la philosophie.

Il y a tout d'abord convergence dans le diagnostic porté sur l'histoire de la rhétorique, perçue comme la réduction de ses "divisions", telles qu'elles avaient été fixées dans l'Antiquité, à l'*elocutio* (au détriment notamment de l'*inventio* et de la *dispositio*), et comme la restriction progressive et drastique de son champ d'application à l'étude des figures ou même des seuls tropes³. Le

¹A. Battistini, E. Raimondi, *Retoriche e poetiche dominanti*, in *Letteratura italiana*, III-1, Einaudi, Torino 1984 (v. le dernier chapitre: "Rinascita della retorica?" - p. 329 sq); A. Schiaffini, *Rivalutazione della retorica*, in "Zeitschrift für romanische Philologie", LXXVIII (1962); Groupe Mu, *Rhétorique générale*, Larousse, Paris 1970 (rééd. Le Seuil, Paris 1982); G. Genette, *La rhétorique restreinte*, in *Figures III*, Le Seuil, Paris 1972; Ch. Perelman, *L'empire rhétorique - Rhétorique et argumentation*, J. Vrin, Paris 1977; etc.

²La persistance aussi d'une critique externe de la rhétorique, prise dans son acception classique de superstructure inessentielle au fonctionnement du langage, est le fait notamment de la sociologie - cf. en particulier P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire* -

grand coupable, selon Ch. Perelman⁴, est Pierre de la Ramée qui, au milieu du XVI^{ème} siècle, assigne à la dialectique une place inédite dans l'ordre des savoirs et confine dans un même mouvement la rhétorique dans le territoire exigü⁵ qui a été la cause de son rejet par les modernes, l'acte principal d'accusation dans le procès dont l'instruction fut initiée par le romantisme et menée tambour battant jusqu'à nos jours par ses épigones⁶. Mais aussi la dialectique de Pierre de la Ramée est une Logique générale⁷. une épistémologie

Or, sous une forme tâtonnante, tout d'abord peu formalisée, l'*ars dicendi* alimente la réflexion de l'humanisme dès le début du XV^{ème} siècle italien; l'engagement dans la cité, en particulier, les exigences de la *vita activa*¹¹ remettent à l'honneur le genre "délibératif"; et le rééquilibrage ainsi amorcé trouve son point d'orgue autour de 1480 dans les pages à la fois vibrantes et mesurées rédigées par Politien en guise d'introduction à son cours sur Quintilien: la promotion, mais sans excès, du "forum", va de conserve avec l'exaltation de la rhétorique comme art de la persuasion, don admirable par quoi l'homme se distingue des animaux¹² - et où l'on voit l'humaniste déplacer subtilement le vieux *topos* relatif au don du langage.

Le siècle suivant en Italie approfondira comme l'on sait ce socle théorique permettant à la rhétorique de restaurer ses droits premiers. Selon une orientation qui d'une certaine façon apparaît comme le symétrique de la démarche "ramiste", cela passe aussi, et dès le Quattrocento, par la reconduction de la dialectique dans le giron originaire et unificateur des *artes sermocinales*, reliées à nouveau par une solidarité sans faille, cimentée par l'exigence épistémologique fondamentale d'une nouvelle conjonction entre la connaissance des lettres et la science des choses ("*litterarum peritia*" et "*rerum scientia*"¹³), dans un mouvement qui tend à subordonner logique et

lieu. A ceste cause le dialecticien, si l'entrée de l'artificiel et vray chemin est fermée, se fera autre voye par force d'esprit et prudence, et cherchera de toutes pars toutes aydes de coustume et usage pour ce qu'il est destitué du secours de doctrine". Ce qui est inutile avec "le bon auditeur qui de soy ayme et demande la vérité" devient nécessaire en présence de son pendant "fascheux et rétif" (*Dialectique*, éd. cit., p. 144-153 - et v. également la variante de l'édition de 1576 reportée en note p. 150).

¹¹L'éloquence fait partie de la "science des choses de la cité" ("... eloquentia, quae civilis scientiae pars quaedam est"): c'est ce qu'affirme Pier Paolo Vergerio (*De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae* (1400-1402); nous citons d'après les pages publiées par E. Garin in *Il pensiero pedagogico dell'Umanesimo*, Giuntine-Sansoni, Firenze 1958 - v. p. 132. Une traduction intégrale de ce texte majeur se trouve in E. Garin, *Educazione umanistica in Italia*, Laterza, Bari 1949 - p. 63-119).

Ce lien historique entre "*vita activa*" (et même *biós praktikós* ou *politikós*) et rhétorique est souligné par Vasile Florescu, *Retorica si neoretorica - Geneza, Evolutie, Perspective*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucarest 1973 (Trad. française - éd. entièrement revue - : *La rhétorique et la néorhétorique - Genèse, Evolution, Perspectives*, Editura Academiei et "Les Belles Lettres", Bucarest-Paris 1982 - v. en particulier le chapitre intitulé "Le conflit avec la philosophie", p. 54 sq).

¹²E. Garin, *Prosatori latini del Quattrocento*, Ricciardi, Milano-Napoli 1952, p. 882-83.

¹³Telle est la visée de l'*eruditio* que Leonardo Bruni voudrait voir prodiguer à Battista Malatesta, une culture "quae litterarum peritiam cum rerum scientiam coniugit" (cf. *De*

science du discours aux fins de la rhétorique, de sa dimension essentiellement persuasive¹⁴: une nette distinction s'instaure alors rapidement sur ces bases entre une dialectique métaphysique, ontologique, de l'École, et une dialectique instrumentale au service de la parole (et de tous les arts¹⁵), cette dernière ne prenant valeur et sens que dans l'enracinement au sein du domaine des "argumentations probables" en quoi consiste, pour l'essentiel, le commerce entre les hommes¹⁶.

Cet aperçu cavalier a pour but de signaler davantage qu'une analogie lointaine entre l'horizon théorique où se découpent les positions de l'humanisme renaissant sur l'usage du langage et la prétention contemporaine de développer, grâce à "l'étude du discours non-démonstratif", à travers "l'analyse des raisonnements qui ne se bornent pas à des inférences formellement correctes, à des calculs plus ou moins mécanisés", une "théorie de l'argumentation conçue comme une nouvelle rhétorique (ou une nouvelle dialectique)"¹⁷. Le

studiis et litteris liber, publié par E. Garin in *Il pensiero pedagogico dell'Umanesimo*, cit., - p. 146-48).

¹⁴Quelques exemples de cette proclamation de solidarité restaurée, dès les premières années du siècle nouveau: C. Salutati dans sa réponse (1406) à la *Lucula noctis* de Dominici (nous nous référons aux extraits publiés et traduits par E. Garin dans l'ouvrage mentionné à la note précédente ainsi que dans *Educazione umanistica in Italia*, cit. - v. en particulier n° 74-78); Pier Paolo Vergerio *De inuenis* in E. Garin *ibid* n° 96; I

Bruni dans le texte cité à la note précédente (v. aussi notre chap. II); etc.

Sur toutes ces questions (et notamment sur l'entreprise de simplification drastique de la dialectique que mène Lorenzo Valla en 1439 dans les *Dialecticae disputationes*, en la refondant sur l'analyse "grammaticale" de la "*loquendi consuetudo*" - que l'on pense à la fortune ultérieure de cette intuition fondatrice, chez un Vives par exemple), v. C. Vasoli, *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo*, cit., p. 1-77. Pour une vue d'ensemble synthétique sur Valla, et sur son oeuvre de déconstruction et "*reconcinnatio*" de la dialectique, v. P. O. Kristeller, *Eight Philosophers of the Italian Renaissance*, Chatto & Windus, London 1965 (p. 19-36).

¹⁵Cf. par exemple Juan Luis Vives (*In pseudodialecticos* - 1519), cité par A. Dini, in *La formazione intellettuale*, cit., p. 82-84.

¹⁶Cf. E. Garin, *Discussioni sulla retorica*, in *Medioevo e Rinascimento*, Bari, Laterza, 1954 (p. 124-149). Pour une vigoureuse affirmation de cette spécificité de la dialectique qui aurait pour seul champ d'application légitime les "argumentations probables", v. par ex. Rudolph Agricola (élève à Ferrare de Battista Guarino, faut-il le rappeler, entre 1475 et 1479), *De inventione dialectica. Lucubrationes*, Coloniae 1539, réédition anastatique Nieuwkoop - B. De Graaf 1967, p. 178 (cit. in A. Dini, *La formazione intellettuale...*, cit., p. 75).

¹⁷Ch. Perelman, *L'empire rhétorique*, cit., p. 17 (c'est nous qui soulignons).

Relevons l'étonnante coïncidence dans la formulation même avec tout un courant de l'humanisme européen, de Enea Silvio Piccolomini (1450), pour qui rhétorique et

lien qu'au tout début de ce travail nous jugions passablement distendu se trouve une deuxième fois resserré. Et ce qui nous intéresse dans cette reprise du temps présent, c'est que l'une des directions majeures (qui est aussi la plus récente), vers où s'oriente la réflexion contemporaine sur le langage, va permettre de réaliser le va-et-vient entre l'observation d'une pratique, celle du "ragionare domestico" qui est au coeur de notre corpus d'élection, et la théorisation dont les outils de ces branches modernes des "sciences du langage" autorisent l'élaboration.

La chronique de ce développement se confond d'une part avec la maturation dans le paysage philosophique de la *pragmatique*, et de l'autre coïncide, dans le domaine strictement linguistique, avec la mise en évidence de la "troisième dimension" du langage, à savoir l'*énonciation*. Toutes deux nous fourniront l'essentiel de nos instruments d'analyse. Et nous perdrons d'autant moins de vue les enjeux proprement philosophiques (par quoi, à notre avis, les oeuvres que nous souhaitons étudier conservent quelque "inactuelle actualité", qu'il conviendra de jauger), que le dialogue est constant d'une discipline à l'autre, au point que souvent les frontières s'estompent, que les découvertes empiriques (apparemment) des uns confortent les hypothèses des autres, et que ces dernières en retour fournissent un cadre où l'observation gagne en pertinence et en cohérence.

Quels seront donc les axes dominants de notre approche?

Il ne s'agit pas pour nous ici de remonter aux sources¹⁸. Pour situer la question dans sa perspective récente, nous invoquerons le

dialectique "sont d'une certaine manière convertibles entre elles" ("sunt enim quodammodo inter se convertibiles"; v. *Tractatus de liberorum educatione* in E. Garin, *Il pensiero pedagogico dell'umanesimo*, cit., p. 286-87), à Philippe Mélanchton (1518): selon ce dernier aussi, dialectique et rhétorique sont les deux noms d'un même art (v. *Sermo de corrigendis adolescentiae studiis*, cit. in A. Dini, *La formazione intellettuale...*, cit., p. 149).

¹⁸Le grand initiateur, pour les philosophes comme pour les linguistes est Ch. S. Peirce (dont les écrits majeurs sont réunis sous le titre *Collected Papers*, vol. I-VI, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1931-1935, et vol. VII-VIII, *ibid.* 1958; un choix en français de ces textes et de lettres dans le recueil *Ecrits sur le signe* - rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle -, Le Seuil, Paris 1978).

Rappelons aussi la première définition de la pragmatique formulée par Ch. W. Morris: "la pragmatique est cette partie de la sémiotique qui traite du rapport entre les signes et les usagers des signes" (*Foundations of a Theory of Signs*, in *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. I, t. 2, University of Chicago Press, Chicago 1938; cit. par F.

patronage d'Emile Benveniste et du concept central chez lui de *discours*, qu'il définit ainsi: par opposition avec le mode d'énonciation du "récit historique", "il faut entendre discours dans sa plus large extension: toute énonciation supposant un *locuteur* et un *auditeur*, et chez le premier l'*intention* d'influencer l'autre en quelque manière"¹⁹. Le concept, nous le verrons, est encore un peu étroit - ou trop lâche; mais, en même temps qu'il rappelle ce truisme oublié par la linguistique saussurienne que, dans la langue, il y a l'homme²⁰, ce qu'il inaugure, c'est la nécessité de rechercher, dans l'actualisation de la langue en *parole*, les marques de l'*auto-référence* par quoi se reconnaissent mutuellement comme tels les protagonistes de l'interlocution et se constituent à proprement parler les *instances* de production du discours. Ces dernières ont leur condition première de possibilité dans les *indicateurs* multiples, tels les temps des verbes, les pronoms personnels, les adverbes de lieu et de temps, les démonstratifs²¹, bref tout ce qui rentre dans la classe des *déictiques*²² grâce auxquels l'actualisation est effective.

Cette propriété "sui-référentielle" du langage ordinaire, sa "token-réflexivité"²³, a été approfondie jusque dans ses fondements ultimes par l'interrogation critique de la philosophie analytique anglo-saxonne: c'est ainsi qu'est née la théorie des *actes de langage*, selon laquelle, dans le cadre de la production d'une énonciation, "dire quelque chose, c'est bien nécessairement faire quelque chose"²⁴; en

Armengaud, *La pragmatique*, P. U. F., Paris 1985, p. 5, où l'histoire de la discipline est admirablement synthétisée).

¹⁹E. Benveniste, *Les relations de temps dans le verbe français*, in *Problèmes de linguistique générale* I, Gallimard, Paris 1966, p. 241-42.

²⁰"L'homme dans la langue": ainsi s'intitule, dans les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, la Vème section.

²¹V. par exemple *Structure des relations de personne dans le verbe*, *La nature des pronoms*, *De la subjectivité dans le langage*, etc., in *Problèmes* I, cit.

²²Ou, selon la terminologie de R. Jakobson, les *embrayeurs* ("shifters"); v. *Essais de linguistique générale* (recueil d'articles rassemblés pour l'éd. en français), Minuit, Paris 1963 (p. 178 sq).

²³V. F. Récanati, *La transparence et l'énonciation - pour introduire à la pragmatique*, Le Seuil, Paris, 1979 (p. 153-64).

²⁴J. L. Austin, *How to do Things with Words*, Oxford University Press, Oxford 1962 (trad. française: *Quand dire, c'est faire*, Le Seuil, Paris 1970 - v. Septième conférence, p. 107).

V. aussi J. R. Searle, *Speech Acts*, Cambridge University Press, Cambridge (Mass.) 1969 (trad. française: *Les actes de langage - essai de philosophie du langage*, Hermann, Paris 1972); id., *Expression and Meaning*, *ibid.* 1979 (trad.: *Sens et expression - études de théorie des actes du langage*, Minuit, Paris, 1982).

effet, à côté des énoncés *constatifs* qui *affirment des faits* et sont passibles de l'assignation d'une *valeur de vérité* (dont s'occupent les logiciens), il y a des énoncés *performatifs* "heureux ou malheureux" et non plus "vrais ou faux"²⁵. Mais plus généralement encore, même l'affirmation est un type particulier d'*acte illocutoire*²⁶ qui doit être compris comme tel, reconnu par l'auditeur: telle est la condition première du succès de la parole proférée. C'est par conséquent la connaissance implicite (et l'acceptation partagée) d'un code qui permet l'échange efficace dans le langage²⁷: qu'il s'agisse de

²⁵Cf. J. L. Austin, *cit.*, p. 139.

V. aussi E. Benvéniste qui, dès 1958, s'interrogeant sur l'énonciation, conclut que "l'instance de discours qui contient le verbe *pose l'acte en même temps qu'elle fonde le sujet*" (in *De la subjectivité dans le langage*, "Journal de psychologie", P. U. F., Paris juillet- septembre 1958; repris in *Problèmes* I, *cit.*, p. 258-66).

²⁶C' est le sujet de la Onzième conférence de *How to do Things with Words*, *cit.* (trad. française, p. 139 sq).

Austin distingue trois types d'actes de parole (cf. Huitième conférence):

1. "Dire quelque chose, c'est, dans la pleine acception de 'dire', faire quelque chose. A savoir la production: de sons, de mots entrant dans une construction, et douée d'une signification".

Dans ce premier sens ("plein") du terme, celui qui renvoie à la locution, dire est un acte *locutoire* (trad. en français p. 109).

2. Ensuite, "il importe de définir comment nous employons la locution", *comment* "nous utilisons le discours" (par ex. poser une question, répondre; donner un renseignement, avertir; prononcer une sentence, critiquer; promettre, ordonner; etc.).

L'acte "effectué *en* disant quelque chose" est appelé acte *illocutoire* (*ibid.*, p. 112).

3. Enfin, produire un acte de langage, "c'est produire encore un troisième acte", correspondant à *l'effet visé* par le locuteur sur son auditeur, et qui peut à la limite ne renvoyer en rien à l'acte illocutoire effectué (un exemple: je veux dans une situation donnée détourner l'attention de mon interlocuteur, en lui enjoignant de prendre garde à tel ou tel accident parfaitement imaginaire).

Il s'agit là d'un acte *perlocutoire* (*ibid.*, p. 114).

Bien entendu, ce sont les deux dernières classes qui nous intéresseront particulièrement.

²⁷Cf. J. L. Austin, *cit.*, Troisième conférence (et *passim*).

Rappelons par ailleurs que P. Bourdieu, *cit.*, conteste que cette reconnaissance nécessaire emprunte une voie d'abord linguistique; radicalisant le souci austinien de tenir compte des "circonstances de l'énonciation", il confère la primauté, dans le processus de reconnaissance préalable à l'accomplissement effectif de l'acte de langage, à la légitimation institutionnelle, à l'autorisation (au sens fort) dérivant de l'ordre social (v. p. 59-75). Il n'en reste pas moins que c'est *dans la langue*, par ce qu'elle permet en son fonctionnement propre, que se réalise cette attribution de légitimité, cet octroi de maîtrise; en effet, la performativité du langage ne cesse pas d'un coup d'exister lorsque la "loi officielle" est "suspendue" (cf. p. 66-67) - l'autorisation emprunte simplement

"maximes conversationnelles" ou de "lois de discours", les interlocuteurs d'un dialogue sont obligés par une sorte de contrat tacite, un "principe de coopération", par des exigences de la communication reposant sur des liens de nature "juridique"²⁸. Cet ensemble de règles, leur connaissance mutuelle par les membres de toute communauté d'échange linguistique, même la plus réduite, est à l'origine du phénomène capital des *actes de langage indirects*, de la *dérivation*, sans lesquels il serait illusoire de chercher à se comprendre: déjà les travaux d'Austin montraient comment la parole perdrait toute efficacité sans la possibilité que confère la langue de *présupposer, entraîner, laisser entendre...*²⁹ Ainsi débouche-t-on sur la notion de *pragmatique intégrée* qui postule (et démontre) qu'il y a, "à l'intérieur de la *langue*, conçue comme *système*³⁰ de phrases, un dispositif *réglant* le débat intersubjectif"³¹. L'enjeu est capital, car il en va de la production même du sens, et l'appréhension des valeurs sémantiques du discours se doit d'opérer cette saisie en profondeur, première si l'on entend élucider la pluralité des implications potentiellement inférables à partir des paroles échangées dans un dialogue.

d'autres chemins; enfin, même dans la pratique de la parole institutionnellement autorisée, tous les actes de langage ne s'équivalent pas: et la différenciation des usages permet de les hiérarchiser, voire d'y découvrir parfois une éventuelle subversivité...

²⁸"maximes conversationnelles", "principe de coopération": v. H. P. Grice, *Logic and Conversation*, in *Syntax and Semantics - Speech Acts*, (P. Cole et J. L. Morgan ed.), Academic Press, New York - London 1975 (trad. française: *Logique et conversation*, in "Communications" n° 30, Le Seuil, Paris 1979 (p. 57-72).

- "lois de discours", "juridique": v. O. Ducrot, *Le dire et le dit*, Minuit, Paris 1984 (cf. le chap. intitulé "Les lois de discours", p. 95 sq; pour le lien "juridique", v. p. 36).

²⁹Cf. J. L. Austin, *cit.*, Quatrième conférence. On pourrait ajouter à cette liste *sous-entendre, insinuer* (sur ces distinctions fines, v. F. Récanati, *Insinuation et sous-entendu*, in "Communications" n° 30, *cit.*, p. 95-106).

Sur la "dérivation" et les "actes de langage indirects", v. l'inventeur de ces concepts: J. R. Searle, *Speech Acts, cit.* (p. 230 sq de l'éd. française), et surtout *Expression and Meaning, cit.* (p. 71-100 de l'éd. française). Il est intéressant de noter à propos de ce dernier ouvrage que Searle inclut dans les exemples de situations de signification complexes, où le locuteur *veut* dire autre chose que ce qu'il *dit*, l'*ironie*, la *métaphore*: où la pragmatique rejoint encore la rhétorique (dans son sens le plus classique).

V. aussi J. C. Anscombe, *Voulez-vous dériver avec moi?*, in "Communications" n°32, Le Seuil, Paris 1980 (p. 61-124), et F. Nef, *Note pour une pragmatique textuelle, ibid.* (p. 183-189).

Sur la formulation faite par Grice de ces phénomènes en termes d'*implicitation* (traduction de l'anglais "implicature"), v. *Logic and Conversation, cit.*

³⁰Au sens structuraliste du terme.

³¹O. Ducrot, *cit.*, p. 105. C'est nous qui soulignons.

Nous voudrions recourir à un exemple pour montrer le caractère opératoire de ces notions, et mettre notamment en relief le fait que les clauses du "contrat" appelé par tout acte de langage sont multiples et engagent les contractants selon des modalités irréductiblement différentes. Nous assortirons aussi ce sondage d'une précaution essentielle: il faudra bien se garder de préjuger les résultats de l'enquête méthodique à venir sur la seule base des conclusions partielles que nous tirerons.

Soit donc un acte de parole apparemment simple, comme la question - d'autant plus pertinent ici qu'il a des chances d'être typologique, en tant que passage quasi obligé, sous une forme directe ou indirecte, des dialogues de teneur philosophique (au sens large)³². Selon la taxinomie de Searle³³, c'est un acte illocutoire de l'ordre des "directifs": il contraint l'allocutaire à faire quelque chose, en l'occurrence répondre. Mais répondre, comme questionner, répétons-le, correspond à des réalités souvent bien différentes: nous illustrerons ce point à travers la comparaison de deux jeux de questions tirés de deux textes de notre *corpus*.

Dans la *Vita civile* de Matteo Palmieri, il faut attendre la fin du premier livre pour rencontrer la première phrase interrogative³⁴: il pourrait déjà y avoir là un indice, même s'il y a d'autres moyens de poser une question (grâce par exemple au performatif explicite "prier"³⁵). Pour le moment, contentons-nous d'analyser cet énoncé.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons en deux mots la situation générale du dialogue: trois jeunes gens (Luigi Guicciardini, Franco Sacchetti et l'auteur, plus jeune qu'à la date où il écrit) quittent en l'an 1430 la ville de Florence pour se retirer dans le Mugello, afin de fuir une épidémie de peste; mais contrairement au précédent illustre du *Décameron*, cette retraite n'est pas prétexte à divertissements variés: ils entendent mettre à profit le passage d'un

³²Cf. ce que dit Aristote dans les *Topiques* (I, 10, 104 a 8): "Une prémisse dialectique est la mise sous forme interrogative d'une idée admise par tous les hommes, ou presque tous, ou par ceux qui représentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers, par tous ou presque tous, ou par les plus connus..." (trad. J. Brunschwig, "Les Belles Lettres", Paris 1967).

³³J. R. Searle, *Expression and Meaning*, cit. (dans la trad. française, chap. "Taxinomie des actes illocutoires", p. 53).

³⁴Matteo Palmieri *Vita civile* (a cura di G. Belloni) Sansoni Firenze 1982 n. 51

³⁵V. par ex. *ibid.*, p. 30.

âné pour se perfectionner dans la voie vertueuse qu'ils ont élue, et prie Agnolo Pandolfini de les instruire dans leur recherche d'une "vie civile" digne de louanges. Leur sage concitoyen accède gracieusement à la requête et développe les différents aspects pertinents à l'objectif annoncé: parmi ceux-ci, le choix toujours singulier d'un mode de vie, qui tient compte des dispositions naturelles de chacun, ainsi que des caprices de la fortune (considérée elle aussi sous l'angle individuel). Un des jeunes auditeurs, Franco Sacchetti, profite alors d'une pause dans l'exposé du maître pour consigner l'acquis: "Il est vrai que, selon ce que nous avons compris, tu veux, nous semble-t-il, que chacun emprunte un chemin de vertu bien précis"³⁶. L'énonciation est caractérisée par la double précaution oratoire ("selon ce que nous avons compris", "nous semble-t-il"), qui enregistre la nature rigoureusement hiérarchique du rapport entre les participants au dialogue; et le locuteur, quoique prudemment, reprend à son compte les paroles de Pandolfini - il le *cite* en le résumant, en le condensant en une formule: s'il n'est pas contredit par l'auteur du propos initial, il pourra désormais le faire sien, sous la forme mémorable de sa reformulation. Il s'approprie par là un *résultat*, il l'intègre, intégralement³⁷. Le principe général est posé; il faut maintenant passer aux cas particuliers: "S'il en est ainsi, comment l'un pourra-t-il devenir bon moine, un autre bon empereur, et un autre encore bon citoyen?"³⁸ La stipulation initiale n'est pas une restriction, mais une prémisses; l'enchaînement entre la phrase précédente et la question proprement dite est de nature purement déductive. Tout le *présupposé* de cette interrogation est que, si Pandolfini confirme de son autorité, même tacitement, la conclusion tirée par Franco Sacchetti, il doit être en mesure de prolonger son exposé en faisant fond sur l'interprétation correcte de ses propos antérieurs, garante d'une direction inchangée du dessein d'ensemble. Effectivement, la réponse qui suit est parfaitement structurée, aucune perturbation n'a remué le cours des pensées de Pandolfini; c'est une réponse qui complète un savoir dont l'élaboration n'est à aucun

ici le répondant à fournir un contenu déjà sédimenté, à livrer une denrée à l'appétit de ses jeunes auditeurs.

Si maintenant nous nous tournons, par exemple, vers *I libri della famiglia* d'Alberti, en prenant soin de relever un lieu comparable, nous constatons qu'il en va bien différemment. Dans le Livre II, le contexte d'ensemble est grosso modo analogue. Deux jeunes de la famille des Alberti (la "famiglia Alberta"), dont ici aussi l'auteur, se retrouvent seuls en compagnie d'un aîné qui, quoique nettement moins âgé que le Pandolfini de la *Vita civile*, se fixe pour tâche de meubler le loisir en conversant avec Carlo et Battista désireux d'apprendre davantage; il met en acte ce faisant une conception générale du dialogue que nous étudierons ultérieurement³⁹. Voyons simplement pour le moment l'amorce de ce "ragionare" - et remarquons que la (double) question qui lance véritablement le débat intervient cette fois dès le départ: "Juges-tu, Lionardo, que l'idée exprimée par notre Adovardo soit très éloignée du vrai? Crois-tu que pour les pères, leurs enfants soient moins chers, leur tiennent moins à coeur que le reste des amis?"⁴⁰ Deux choses nous frappent au premier coup d'oeil. D'une part, la question est posée en deux temps. D'autre part, chacun des deux membres est introduit par un modalisateur (juger, croire) qui va assigner aux réponses à venir une valeur de vérité intégrant le *présupposé* que l'énonciateur ne donnera que *son* point de vue: il est remarquable de constater que cette relativisation préliminaire du statut de l'énonciation du répondant soit le fait des jeunes gens (rappelons-nous que dans le cas de Palmieri, la modalisation touchait à la compréhension peut-être fautive des auditeurs - en aucun cas n'était en cause la parole de Pandolfini); la hiérarchie entre les interlocuteurs est tempérée (jamais cependant, nous le verrons, tout à fait suspendue) dès le moment où Lionardo accepte de se prêter au jeu; c'est inscrit dans la formulation même de l'interrogation: il lui faudra argumenter, persuader, et non asséner des vérités.

Quant à la dynamique de la prise de parole de Battista, elle s'inscrit dans un cadre complexe. Elle renvoie à un débat esquissé au début du livre précédent, et resté en suspens: Lionardo en effet, de son propre aveu, a évité de s'opposer à la thèse d'Adovardo selon laquelle il n'est de plus grand amour que celui que les pères éprouvent pour

³⁹Leon Battista Alberti, *Libri della famiglia* (a cura di R. Romano e A. Tenenti), Einaudi, Torino 1969, p. 99-101.

⁴⁰"Stimi tu, Lionardo, la sentenza del nostro Adovardo essere non verissima? Credi tu che a' padri sieno i figliuoli meno che gli altri amici cari e commendati?" (p. 101).

leurs enfants⁴¹; des considérations contextuelles et psychologiques l'ont convaincu qu'il eût été malséant de ne pas accorder cela provisoirement à son cousin. Ce point était toutefois problématique, et c'est cette probématicité qu'ouvre à nouveau la question de Battista. La "vérité", toujours relative à ses conditions de profération, se prête à ces tours et détours, voire à ces retours faisant fi des chaînes déductives trop serrées.

La première phrase interrogative est par ailleurs empreinte de la surprise éprouvée par Battista: sa position de cadet ("minore") lui avait interdit dans un premier temps de mettre en doute les propos d'Adovardo, sa question dit son peu de poids institutionnel dans le cercle de famille. Mais ce qui compte ici, c'est qu'ayant saisi le *sous-entendu* des paroles prononcées par Lionardo, dans un deuxième temps il soit capable d'anticiper, et donc de reprendre à son compte ce qu'est la position véritable de Lionardo sur le sujet: non plus, comme chez Palmieri, pour synthétiser le déjà dit, mais pour se faire le porte-parole d'un antagonisme dont les circonstances rendent à présent l'expression légitime. Et d'ailleurs c'est une autorisation à débattre qu'il reçoit là, par le jeu de ces énonciations enchâssées: en effet, du rappel par sa bouche de la controverse potentielle, va découler la requête de pouvoir s'opposer à des fins euristiques à Lionardo, en transcendant provisoirement la hiérarchie qui règle leurs rapports⁴². Cette mise entre parenthèses de la préséance se fait bien au nom d'un idéal dialogique qui trouve dans le conflit des points de vue son ressort essentiel.

Les procédures de questionnement sont comme tout acte de langage des modalités de la présence des interlocuteurs dans le jeu du discours; elles en attestent aussi les grands principes de fonctionnement. Dans le premier cas (chez Palmieri), nous avons affaire à une démarche que nous qualifierions volontiers de "rogatoire"⁴³; le deuxième exemple y intègre une dimension dialectique, argumentative⁴⁴, qui ne permet de comprendre

⁴¹v. p. 33 sq.

⁴²v. p. 103.

⁴³Nous attribuons à l'adjectif une signification directement dérivée du verbe latin "rogare" au sens où l'emploie C. Salutati dans les *Dialogi* de L. Bruni.

⁴⁴Il est intéressant de constater (et cela conforte notre lecture du texte de Bruni) qu'en développant sa "philosophie" du discours ("orazione"), Lionardo retrouve la typologie de Salutati (cf. n. précédente): "tantôt je pose des questions, tantôt je répons en défendant le contraire de ce que disent les autres" ("io ora dimando, ora rispondo difendendo il contrario di quello che gli altri dicono", p.100).

(littéralement) l'acte effectué que dans un contexte *transphrastique* ⁴⁵. Ou, pour paraphraser le philosophe M. Meyer, la question chez Palmieri appelait une réponse *apocritique*, chez Alberti elle devient *problématologique* ⁴⁶ - ce qui rend ce dernier plus proche de la tradition du dialogue d'ascendance platonicienne...

"Il n'est pas possible de disputer sans contradiction": Montaigne, qui cite Cicéron, préférerait le "hurt" à l' "unisson"⁴⁷. Leonardo Bruni, quant à lui, aime à rappeler à son ami Vergerio la qualité essentielle de N. Niccoli: "prompt à manier la parole, et extrêmement vif à engager le combat"⁴⁸. Ou encore, comme dit un auteur contemporain: "le plaisir du dialogue qui est sans égal *n'est pas* celui du consensus, mais des fécondations incessantes. Trop de consonance déplaît dans la musique, comme trop de consensus dans le dialogue. On s'y surpasse, on s'y étonne. En quoi consiste justement l'effort et le plaisir intellectuel. C'est donc aussi le type de discours où l'on voit

⁴⁵Les recherches mêmes de Ducrot, Récanati, Grice, etc., sur les "lois d'enchaînement", "lois de discours", etc., ne peuvent s'inscrire que dans un cadre sémiotique qui transcende celui de la *phrase*. Sur la nécessité de penser philosophiquement le sens dans ce cadre élargi, v. F. Jacques, *Dialogiques - Recherches logiques sur le dialogue*, P. U. F., Paris 1979 (p. 97 sq); M. Meyer, *De la problématologie - philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986 (p. 225 sq); P. Ricoeur, *La métaphore vive*, cit. (*passim*).

⁴⁶M. Meyer, cit. - v. par ex. p. 79: "Le *logos* est donc *apocritique*, dans la mesure où il est le lieu de la réponse, et *problématologique*, dans la mesure où il dit ce qui fait problème, ce qui fait question (sous forme interrogative ou non)"; ou encore, pour la définition d' "apocritique": "une réponse *apocritique*, comme je l'appelle, clôt l'enquête, refoule le problématique et s'en détache plutôt qu'elle ne le fouille, l'explore et le met en lumière. Elle sert de base à une autre question, et ainsi de suite. Les questions disparaissent, les réponses s'accumulent" (p. 17).

⁴⁷"Neque enim disputari sine reprehensione potest" (Cicéron, *De finibus*, I, 8). C'est la conclusion du passage suivant des *Essais* (III, 8), que nous ne résistons pas au plaisir de rapporter en entier: "Les contradictions donc des jugements ne m'offencent, ny m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction, il s'y faudroit presenter et produire, notamment quand elle vient *par forme de conformance, non de rejance*. A chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à droit, comment on s'en deffera. Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirais estre rudement heurté par mes amis: "Tu es un sot, tu resves." J'ayme, entre les galans hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée. Il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tandreur du son ceremonieux des parolles. J'ayme une société forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour, és morsures et esgratigneures sanglantes.

Elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt et a ses allures contreintes." (c'est nous qui soulignons - p. 357-58 de l'édition: M. Rat, conforme à l'exemplaire de Bordeaux, Garnier, Paris 1962).

⁴⁸"in dicendo est promptus, et in lacessendo acerrimus" (in *Prosatori latini del Quattrocento*, cit., p. 44).

naître les vrais désaccords. Naître et grandir en toute clarté. Le dialogue est le lieu où l'on s'entend sur le désaccord même. Convergence ou divergence, l'important est de faire manoeuvrer son esprit de conserve. Est-ce à dire que le dialogue soit neutre par rapport au consensus et au dissensus? Nullement, lors même qu'il aboutit au dissentiment: l'essentiel est que le dialogue permette de former l'idée d'un accord possible sur lequel s'enlève le désaccord. C'est sans doute la seule façon d'avoir un vrai désaccord, qui ne repose pas sur un malentendu."⁴⁹

C'est donc de la nature du discours dans ce qu'il a de dialogique qu'il sera implicitement (le plus souvent) question tout au long de notre travail. La rhétorique dont nous nous sommes mis en quête est, faut-il y insister, une rhétorique conversationnelle, et la poétique où elle se déploie celle d'une forme qui se propose rien moins que de lui insuffler l'existence. Il ne s'agit pas nécessairement de fabriquer *le* modèle de toute conversation, son horizon indépassable. Il n'en reste pas moins que toute une éthique de la vie en société, du libre commerce entre les citoyens peut s'en déduire⁵⁰, pas obligatoirement totalement exclusive d'autres types de rapports, mais s'imposant tout de même avec suffisamment de force persuasive pour que l'on soit tenté d'y voir un code de bonne conduite civique, *son expression en acte*.

Et nous ne cessons, dans ce parcours, de rencontrer des préoccupations inscrites au coeur des développements récents de la recherche sur le langage - littéraire ou non⁵¹. En ce qui concerne l'essence du langage humain, encore une fois, l'intuition des linguistes⁵² a été radicalisée par le programme philosophique de

⁴⁹F. Jacques, *Trois stratégies interactionnelles: conversation, négociation, dialogue*, in *Echanges sur la conversation* (dir. J. Cosnier, N. Gelas, C. Kerbrat-Orecchioni), Editions du C.N.R.S., Paris 1988 (p. 60).

⁵⁰Rappelons que c'est une des grandes forces de la rhétorique aristotélicienne que d'émaner à la fois de la dialectique et de l'éthique (Aristote, *Rhétorique*, 1356 a 26). De très belles pages sur ce point in P. Ricoeur, *La métaphore vive*, cit., p. 14-17.

⁵¹En ce qui concerne la littérature, il semble impossible de ne pas évoquer la grande figure de M. Bakhtine, qui est historiquement à l'origine d'un nouveau regard porté sur les textes, regard qui n'est pas sans rien devoir au contexte politique où il s'exerce... (v. notamment *Problemy poetiki Dostoïevskovo*, Ecrivains soviétiques, 2ème éd. Moscou 1963; trad. française: *La poétique de Dostoïevski*, Le Seuil, Paris 1970, et en particulier le chap. intitulé "Le mot chez Dostoïevski"; v. aussi l'article de T. Todorov, *Bakhtine et l'altérité*, in "Poétique" n° 40, Le Seuil, Paris novembre 1979).

⁵²Ici aussi, E. Benveniste apparaît comme un pionnier: "La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de

*promotion du dialogisme*⁵³. Dans une perspective de "discours idéal"⁵⁴, le philosophe, "s'il ne croit pas que tout discours est nécessairement contaminé par la violence, sera tenté de faire une place privilégiée, je ne dis pas au dialogue, mais au moment dialogal"⁵⁵. Le dialogue est "la forme pleine du discours humain"⁵⁶ - et la condition de possibilité (au sens transcendantal⁵⁷) de son avènement. Il tend aussi à "devenir une métaphore de la communication entre les hommes dans sa totalité"⁵⁸. Ces deux pôles, visée idéale des gens de bonne volonté, épris de morale d'une part, et catégorie descriptive multiple, foncièrement hétérogène d'autre part, aimeront notre outillage d'investigation. Les signes ont deux versants: pris dans le jeu du sens et de la référence, ils ont cette double faculté de se désigner eux-mêmes en même temps qu'ils renvoient à autre chose. D'un côté nous aurons donc une poétique, de l'autre une dialectique (c'est-à-dire une rhétorique engagée dans le

la *personne*, car elle implique en réciprocité que je deviens *tu* dans l'allocation de celui qui à son tour se désigne par *je*." (*De la subjectivité dans le langage*, cit., in *Problèmes I*, p. 260).

V. également le même auteur, *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris 1974 (*Le langage et l'expression*, p. 67-78; *L'appareil formel de l'énonciation*, p. 79-88).

⁵³Cf. F. Jacques, *Dialogiques*, cit.

V. ce qu'en dit F. Armengaud in *La pragmatique*, cit. (p. 114): "C'est le principe de la primauté et de la primitivité de la relation qui règne en effet tant sur la situation originaire de signification que sur la philosophie de la personne bâtie à partir d'elle (...) On récuse avant tout (...) une conception du discours où les phrases seraient tenues pour les résultats de l'activité symbolique d'un locuteur individuel, où l'*ego* serait à la source et à l'origine de son dire et du sens de son dire (...) Pour sortir du monologisme, il ne suffit pas de faire intervenir le pair auditeur, il ne suffit pas de s'adresser à lui ou d'être à son écoute, il faut l'allocutaire en tant que co-énonciataire. En tant que co-responsable du sémantisme des messages échangés. La notion neuve de *dialogisme* rend compte de ce point."

⁵⁴Rappelons que le projet d'O. Ducrot est un "structuralisme du discours idéal" (*op. cit.*, p. 77).

⁵⁵F. Jacques, *Trois stratégies...*, cit., (p. 66) continue ainsi: "Parce que celui-ci (i.e. le moment dialogal) est plus proche de l'interaction communicative, plus conforme à la situation originaire de signification, au point de manifester une attitude qui reste exemplaire aussi bien dans la recherche de la vérité et la créativité du sens que devant l'altérité des personnes. Il reste le modèle du rapport social non violent. L'unité des hommes y surgit du partage des choses et de la parole."

⁵⁶*Ibid.*, p. 58.

⁵⁷F. Jacques se situe dans une perspective "critique" (au sens kantien).

⁵⁸"Dalla più semplice e lineare accezione linguistica, il dialogo passa a farsi metafora dell'intera comunicazione tra gli uomini" (G. Ferroni, in *Il dialogo - Scambi e passaggi della parola*, Sellerio, Palermo 1985 - Introduzione p. 12).

flux interlocutif, et portée par lui)⁵⁹. Le Tasse déjà le disait, qui privilégiait lui aussi la "disputa", et à qui nous laisserons le dernier mot (qui est également, si l'on excepte Sperone Speroni, et Carlo Sigonio⁶⁰, le premier): "celui qui écrit un dialogue doit imiter à la façon du poète, *car il est comme à mi-chemin entre le poète et le dialecticien*"⁶¹.

A ce point de jonction, se niche la possibilité d'une herméneutique (dialogique): les textes du Quattrocento sur lesquels nous nous penchons ont-ils encore quelque chose à *nous dire* ? Car, persuadé que la suspension du discours descriptif qui est le propre de la littérature⁶² vanifie pour une large part la tentation "historienne" de chercher dans les textes littéraires des *documents*, pour autant "nous ne nous contentons pas de la structure de l'oeuvre, nous supposons un monde de l'oeuvre"⁶³. Nous souhaitons, au bout de notre cheminement à travers "nos" dialogues, en interpréter la poétique en termes métaphoriques: c'est-à-dire comme autant de représentations de ce que les logiciens appellent des "mondes possibles"⁶⁴.

PHILIPPE GUERIN
Professeur agrégé à l'Université Rennes II

⁵⁹Nous répondrions ainsi, sur le terrain étroitement délimité que nous avons élu, à l'appel à la synthèse lancé par la Groupe Mu, in *Rhétorique générale, cit.*, p. 12.

⁶⁰V. ci-dessus chap. I, p. 3, n. 7.

⁶¹"e lo scrittore del dialogo deve imitar non altramente che faccia il poeta, perch'egli è quasi mezzo fra 'l poeta e 'l dialettico" (T. Tasso, *Discorso dell'arte del dialogo*, in *Prose* - a cura di E. Mazzali -, Ricciardi, Milano-Napoli 1959, p. 341).

⁶²Cette abolition de la référence dans l'oeuvre littéraire est au centre de la Septième étude de P. Ricoeur in *La métaphore vive cit.* intitulée "Métaphore et référence" (n. 273-321).